

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX, LE 27 MAI 1880

Table with 2 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) and 27 MAI 26 MAI. Rows include 3 0/0 amortissable, 3 0/0, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Table with 2 columns: Service particulier and 27 MAI 26 MAI. Rows include Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France, Chemin autrichien, Lyon, Est, Ouest, Nord, Midi, Suez, 5 0/0 Péruvien, Act. Banq. ottom. (anc.), Act. Banq. ottom. (nouv.), Londres et Roubaix, Créd. Mob. (act. nouv.), Turc.

DEPECHES COMMERCIALES

Change sur Londres, 4.86 1/2; change sur Paris, 5.18 1/2, 100. Café good fair, (la livre) 14 1/8, 14 3/8.

La lutte contre l'arbitraire

Samedi 22 mai, la protestation suivante a été remise, signée de quatre cents notables et pères de famille de la ville de Reims, à M. Duhamel, chef du cabinet du Président de la République...

LETRE DE PARIS

Paris, le 26 mai 1880. Si M. Andrieux a été blâmé par le Conseil municipal, il est, en revanche, soutenu et félicité par le Président de la République, les ministres, y compris bien entendu M. Constans et les

vingtièmes de la majorité. Il restera donc préfet de police, et c'est ce qui met le comble à l'exaspération des radicaux forcés de se reconnaître impuissants, au moins en ce moment, pour faire prévaloir leurs revendications.

Ce qui s'est passé, hier, au sein de la réunion des députés de la Seine, prouverait, s'il en était besoin, que, dans cette conjoncture, comme dans toute la reste, la lutte est manifestement ouverte entre les opportunistes et radicaux. A cette réunion, à laquelle assistaient MM. de Girardin, Pascal Duprat, Barodet, Talandier, Deschanel, Bamberger, Louis Blanc, Allain Targé, Benjamin Raspail, Hérisson, Frébault, Farcy, Camille Sée, Germain Casse, Greppo, Brelay et Clémenceau, ce ne sont pas seulement comme on le disait hier, MM. Deschanel, de Girardin, Camille Sée et Bamberger qui ont blâmé la démarche proposée auprès du ministre de l'intérieur, mais encore MM. Pascal Duprat et Allain Targé. Que MM. Floquet et Spuller eussent été présents, il n'est pas douteux qu'ils auraient opiné comme leurs collègues opportunistes, dont les arguments étaient si décisifs qu'on n'a pas même pas essayé d'y répondre.

Suivant eux, ce n'est pas au moment où le gouvernement a besoin de toute sa force et de toute sa fermeté qu'on peut songer à l'affaiblir par de petites querelles de détail. Valait-il mieux laisser la manifestation se développer et être obligé de la réprimer, ou bien prévenir? Il ne s'agit pas, ont-ils dit, de recommencer tous les mois les manifestations à la mode de 1848, qui ont fait le jeu de la réaction et abouti à l'étouffement de la République. Quand on a voté le retour du Parlement à Paris, on a pris en même temps la ferme résolution de couper court à toute tentative de troubles. Il importe de débarrasser la population de Paris, si sage et si laborieuse, de ces émissaires étrangers venus tout exprès pour fomenter le désordre.

Il ne paraissait pas, du reste, que MM. Clémenceau, Louis Blanc et Barodet s'attendissent à ce que leur démarche aurait un résultat pratique. M. Constans ayant, dans une discussion qu'il eut avant-hier avec M. Lockroy au pied de la tribune de la Chambre, nettement approuvé la conduite de M. Andrieux, mais ils avaient promis à leurs électeurs de protester et il leur était impossible de ne pas s'écarter. Vous avez dû voir, au surplus, par le compte-rendu de l'entrevue qui vous a été transmis que leurs pressentiments ne les avaient pas trompés. La fermeté de langage et d'attitude du ministre de l'intérieur leur a démontré qu'ils n'avaient, dans la circonstance, aucune concession à attendre du gouvernement. Ils vont donc se retourner du côté de la Chambre et insister auprès de leurs collègues pour qu'il soit fait une interpellation.

M. Andrieux, du reste, qui dit à qui veut l'entendre qu'il est couvert non pas seulement par la parole, mais encore par des ordres écrits du ministre de l'intérieur, a été reçu hier et par M. Jules Grévy et par M. Gambetta. M. Constans a vu également hier, après la séance, le président de la Chambre et l'on a remarqué qu'il est sorti de son audience tout plein de résolution. Enfin, ce qui, pour les observateurs, achèverait de témoigner que le gouvernement soutiendra jusqu'au

bout le préfet de police, c'est le silence du moniteur de l'opportuniste qui semble témoigner que tous ces incidents ne valent pas la peine d'occuper le public.

Et l'ordre du jour de blâme du conseil municipal, allez-vous, qu'en adviendra-t-il? Les Débats prétendent qu'il a toutes les chances du monde d'être annulé, et que le conseil municipal le sait fort bien, mais que c'est le moindre de ses soucis.

Les conservateurs n'en doutent bien, car jamais ils ne se sont fait illusion sur la valeur d'une semblable annulation, qui n'empêche pas le vote de produire toutes ses conséquences. Que, en effet, le conseil municipal, veuille prendre la place du gouvernement pour distribuer l'éloge ou le blâme suivant ses convenances? Le public pour lequel il opère, se préoccupe fort peu de savoir s'il est, oui ou non, compétent. Qu'il ait tort ou raison, il ne lui sait pas moins gré de jouer le rôle de la Chambre des députés, et il en résulte pour les Conseillers radicaux un surcroît de popularité.

C'est bien pour empêcher le succès de la candidature de M. Jules Simon que M. Léon Say a été appelé à la présidence du Sénat. Le Journal des Débats en convient ce matin. Selon lui, c'était le seul moyen d'empêcher l'alliance accidentelle des dissidents du centre gauche avec la droite de prendre les proportions d'une fusion complète, ce qui était un danger; ce petit groupe de dissidents pouvant, dans un moment donné, rendre des services à la République. M. Léon Say se serait donc dévoué, si tant est qu'il n'ait fait dans la circonstance, que de déférer au vœu de la gauche sénatoriale, mais ce point est d'autant plus contestable qu'aujourd'hui non seulement les organes radicaux, mais encore ceux de l'Union républicaine font ressortir que les membres de ce dernier groupe n'ont acquis le choix de M. Léon Say que par esprit de discipline, qu'ils font observer que si la droite se fût abstenue, le scrutin n'eût pas donné de résultats et qu'ils constatent qu'en somme le Sénat se composant de 300 membres, M. Léon Say n'a pas obtenu la majorité absolue. Il en est même qui regrettent que le scrutin n'ait pas été plus sévère; par exemple la nomination avec cent voix au second tour et à la majorité relative.

Bien qu'il semble résulter de l'article des Débats auquel je viens de faire allusion tout à l'heure que M. Léon Say pourrait fort bien cumuler les fonctions d'ambassadeur avec la présidence du Sénat, le bruit court que M. Waddington, l'ancien ministre des affaires étrangères a toute chance de le remplacer à Londres. On parle aussi pour ce poste de M. Laboulaye, sous prétexte qu'il doit être aussi récompensé pour avoir déterminé l'évolution du petit groupe de dissidents qui a rendu impossible toute candidature de droite. Mais c'est évidemment là une mauvaise plaisanterie et il convient de ne pas la prendre autrement au sérieux.

Le résultat d'une lettre du citoyen Ferrer, publiée aujourd'hui par le Petit Lyonnais, que ce concurrent de MM. Blanqui et Rochet maintient sa candidature au scrutin du 6 juin; n'ayant pas recherché, dit-il, cette candidature qui lui a été imposée par son comité électoral, c'est celui-ci

seulement qui doit décider et il a résolu de ne pas y renoncer. Voilà, si je ne me trompe, qui augmente les chances de Blanqui, puisqu'au second tour les trois concurrents devront se retrouver avec leurs voix de premier tour, et que l'élection aura lieu à la majorité relative.

La Bourse qui faiblissait hier, a repris courage, aujourd'hui, sur la nouvelle que la Maison Rothschild venait de souscrire un emprunt de onze millions de florins de rente, au profit de l'Autriche. Aussitôt que le bruit a été répandu, la spéculation s'est remise à la hausse.

On assurait, durant le marché, que la mission de M. Groschen avait eu le même résultat à Paris et à Vienne. M. le baron de Haymerlé et M. de Freycinet, tout en exprimant le désir d'assurer la stricte exécution du traité de Berlin, auraient affirmé que le but principal des puissances devait être le maintien de l'Empire ottoman, et que l'exécution du traité devait précisément rendre possible la régénération de la Turquie. Le ministre autrichien aurait d'ailleurs fait remarquer à M. Groschen que le traité doit être exécuté dans toute sa teneur, et par conséquent qu'on doit démolir les fortifications du Danube et assurer le paiement régulier du tribut annuel par la Bulgarie. Le Cabinet anglais, en voyant que personne ne veut se jeter dans la politique d'aventures, deviendra plus modéré, et réduira ses exigences vis-à-vis du sultan.

Divers membres du 4^e bureau de la Chambre voulaient qu'on procédât à une enquête sur l'élection de M. Gautier dans la circonscription de Ruffec. Mais cette singulière prétention a été abandonnée après quelques observations de M. Langlois. M. Michaut a été nommé rapporteur en remplacement de M. Caduc qui s'était rallié à l'enquête. L'incident n'aura donc pas de suite.

REVUE DE LA PRESSE

Le général Marquis de Gallifet

J'ai dessiné parfois des portraits difficiles. Le portrait du général de Gallifet me semblait impossible. En effet, par certains mauvais exemples politiques qu'il a donnés et par certains espoirs qu'il donne aujourd'hui — le général a fait trop de mal pour en dire du bien — et ne peut faire trop de bien pour en dire du mal!

On se souvient peut-être de mon portrait du général Vinoy, révoqué. Le général m'avait écrit, à ce sujet, quelques lettres avec une émotion gênante, qui n'avait pas sa dernière nuit qu'il passa double. Cette fièvre élevée de son récit était, je le sais maintenant, causée par la mort proche et encore plus par le fait que le général de Gallifet, après l'arrivée du gouvernement à Versailles, en mars 1871, le jeune général releva par son ardeur, presque gouailleuse, les esprits las de l'acharnement du sort. Bientôt lui et ses soldats prirent à cheval la redoute du plateau de Châtillon. Les communards, dispersés la veille, s'y étaient réfugiés. Ils furent abattus. Au milieu de ces événements affolés, le général semblait être dans son élément. Lui seul peut-être, parmi les chefs militaires, n'avait pas ce regard morne dont nous nous souvenons. « Lui seul riait. » C'est le général Vinoy qui parle ainsi. Le marquis de Gallifet sentait de nouveau son cheval entre ses jambes — et son opéra dans la main. Il respirait l'odeur préférée de la poudre en feu. La catastrophe béante semblait être ouverte devant la patrie. Il s'y jetait presque inconsciemment. C'était bien le colonel qui, au moment de charger dans la vallée de Sedan rouge comme un feu de forge, fit un large salut avec son képi — comme un écuier qui commence un vis-à-vis dans un carrousel!

Nous aimions à le voir passer sur son stein à balzanes d'un blanc de crème. Il allait au grand trot devant son escorte au galop. Ses cheveux ras et dressés droits sur leur racine étaient déjà presque blancs. Il venait d'avoir quarante ans. Mais le képi à branches de chêne d'or cachait ses cheveux. Le mouvement souple du cheval déguisait la rigidité des jambes du général, causée par de terribles blessures. C'était vraiment un bien beau cavalier. Sur les bords des avenues de Versailles, les hommes et les femmes criaient: « Bravo. » Le général répondait en saluant et en levant un regard d'un côté, la rudesse était déguisée. Son visage sec était encore rendu plus mâle par la moustache épaisse, longue et sombre. Et le voyant ainsi, poudreux de la poussière des chemins, les hommes et les femmes se racontaient sa vie d'antan.

Et en pleine horreur de ces jours ineffables, ces récents nous reportaient aux heures où l'on riait! C'était comme le récit du Dédaléon fait pendant la peste de Florence.

Le marquis de Gallifet avait peut-être raison de croire que pour lui, c'était le beau temps. Il personnelisait alors toute une armée, charmante, crâne, brillante et disparue!

En ce temps, le jeune général n'avait commis aucun des crimes dont on lui reproche avec amertume, — et avec raison. On lui pardonnait tout un passé très pardonnable. Aujourd'hui on est sévère devant son présent. Il est fils d'une très vieille race et tous les hommes de bien et de maris depuis 1300 il a mangé en peu de jours un patrimoine évalué trois millions. Depuis les jours où enfant dans l'hôtel de la rue de Grenelle, il se plaisait à examiner les passants — comme un gamin — le général de Gallifet n'a pas cessé de vivre pour la foule. Jeune homme — il amuse Paris par des folies — semblait à un jeune viveur qui jette la vaisselle par les fenêtres d'un restaurant de boulevard. En Crimée, sous-lieutenant, il étouffe ses soldats par une bravoure folle. Ils l'appellent le marquis de la tranchée. Dans toutes nos batailles — car il n'en a presque pas manqué une — il est toujours l'être excessif. Même ses blessures sont extraordinaires. Un taureau en fût mort! Personne à notre époque, n'a mené, plus que lui, la vie à outrance!

À la lutte féroce commencée par la Commune, il répond par des représailles à outrance. Il ne fait pas plus de cas de la vie de ses ennemis que de la sienne. Il se vante vainqueur de la plus horrible. Aussi dans le Paris d'aujourd'hui, qu'il a haines contre lui! Si tout à coup les anciens affichés de la Commune, reparaisaient de dessous le tapisserie de nos murailles, le portrait de Gallifet avec son cri de mort contre « Gallifet et ses gendarmes... »

Voici la paix. De temps en temps le général de Gallifet se rappelle au souvenir du gouverneur de Paris. Souvent le général a comme par une carte de visite bizarre. En effet, il porte un double masque. Le masque qu'il préfère, en public, est celui qui a été peint sous sa direction. On le voit

aujourd'hui à l'exposition des tableaux. Vous savez ce général qui a l'air de commander rudement et regardez-moi! L'autre masque lui sert dans la vie privée. Celui-ci est le général intéressé. Par lui, le général se dérobe à toutes les attaques contre sa conduite politique.

A ses anciens amis bonapartistes qui font des reproches à l'ancien officier d'ordonnance de l'Empereur, il dit: « Je n'ai rien moi qui a lâché l'Empereur. — C'est l'Empereur qui nous a lâchés. » A ses anciens amis légitimistes, il répond: « vous croyez que c'est le déluge qui vient, et que j'en suis une des causes? — Les déluges sera peut-être... les grandes eaux de Versailles! » A nous tous, conservateurs, il répond par ce salut gouailleux dit, l'autre jour, à toutes chaises de notre grand parti vaudois: « Bonjour, gardes — farouches des principes — comment vont-ils, bien, vos principes? »

Il n'a pas vieilli depuis 1870. Comme un acteur qui soigne plutôt son corps que sa santé, afin de pouvoir remplir certains rôles que veulent une taille svelte. Le général fait peser, chaque matin, la nourriture de sa journée. Soldat, il ne veut pas devenir gros. Jour à sa santé il s'en moque. Le teint à ce hale bitumeux que le temps apporte aux tableaux. Un siècle pourrait ensuite passer dessus, sans le modifier. La moustache a toujours l'air d'avoir été ajoutée, pour le besoin d'un rôle. L'œil est très caractéristique. La cornée est d'une grande blancheur.

Elle a des reflets, comme la pupille. Cela produit, dans les moments de passion violente, un ciel tout incendié. D'ailleurs reflets pleins de mystère — comme ceux de la fenêtre éclairée qu'on voit dans la nuit. Est-ce la joie qui veille? Est-ce la douleur? Ici c'est peut-être l'une et l'autre — selon l'heure favorable ou défavorable à l'ambition. Le général ne touche plus aux passions de la vie que par les nerfs! Il est même le maître de ceux-ci. Cet homme qui a été et qui encore la réputation d'être si violent — reste doux à volonté. A trente ans, il disait tout haut: « Je ne suis pas le régal de France! » Il préparait à la République la monarchie — et il y a des maréchaux de France! Malheureusement la monarchie tarde à revenir — et le général Gallifet n'a pas eu le temps d'attendre!

M. Gambetta et le général de Gallifet ont été poussés par le même souffle d'ambition. Ils se sont rencontrés. Tels deux navires peuvent se heurter en sens contraire, et ceux qui sont poussés par le même vent — et passer, dans la tempête, bord à bord! Cette rencontre en lieu chez un magistrat fort connu, qui, aujourd'hui, la redit à tout venant.

Quelques mois après, M. Gambetta, placé plus près que nous du gouvernement, sentait avant nous que l'ancre qu'il avait jeté — l'ancre chassait! Le député de Belleville savait bien que les colères de la Commune contre lui n'étaient encore que les feintes de la chienne qui mord le chien! Il se sentait plus fort que M. Clémenceau et M. Louis Blanc. Navait-il pas jeté à la chienne le fameux os à ronger: le cléricalisme? Mais M. Gambetta présentait que les revendications populaires devenaient de plus en plus violentes. M. Clémenceau grandissait peu à peu, comme la statue du festin de Pierre qui approche.

Tous les chefs révolutionnaires étaient poussés les uns sur les autres. Ainsi que dans les combats — les tambours battaient par derrière! M. Gambetta se sentait acculé à un précipice: le pouvoir. En effet, prendre le pouvoir dans les circonstances présentes, c'était bienôt prouver l'innocence de ses théories gouvernementales! Les tambours battaient toujours derrière les rangs! Un moment vint où M. Gambetta comprit qu'il fallait bienôt descendre dans l'arène — ce pouvoir que lui souhaitait si ardemment ses ennemis. Alors il prépara secrètement la liste de son haut personnel. Le général de Gallifet y était inscrit comme gouverneur de Paris. Souvent le général a comme par une carte de visite bizarre. En effet, il porte un double masque. Le masque qu'il préfère, en public, est celui qui a été peint sous sa direction. On le voit

FEUILLETON DU 28 MAI

LA MAIN COUPÉE

PAR F. DU BOISGOBEY.

CHAPITRE PREMIER

— Oh! il ne met jamais les pieds ici. Je l'ai religieusement dans la salle d'attente et encore il ne s'y tient guère. Il passe la moitié de son temps à bavarder dans la rue avec les poissons du quartier. Quand j'ai besoin de l'envoyer en course, on a bien de la peine à le trouver.

— Il ne saura rien, dis-tu? Et ce saug qui coule sur le plancher, sur ma table de travail! Et cette main! Et ce bracelet!

— Le sang? Je vais le faire disparaître. Les éponges ne manquent pas ici. La main? Je vais aller tout à l'heure la jeter dans la Seine du haut du pont de la Concorde. Je ne me sens pas de force à l'embaumer et à la conserver chez moi comme pièce de conviction. J'aurais même que cette main me répugne à voir et surtout à toucher. Mais je ne la porterai pas longtemps.

Quant au bracelet, je vais le détacher, et il ne me quittera plus, jusqu'à ce que j'aie retrouvé la femme à qui il appartient. Elle n'ira certes pas le réclamer au bureau des objets perdus, mais je le lui remettrai un jour ou l'autre.

guides sur le chemin de la ruine, je vais employer mon temps d'une façon utile, économique et agréable.

— Un très grand, cher ami. J'ai toujours aimé les rébus, les problèmes, les énigmes. J'adore la chasse. Donc, j'étais né pour être agent de police. Mes parents ont trouvé une vocation, mais puisque je trouve une occasion de rentrer dans ma voie naturelle, je la saisis.

— Tes raisons n'ont pas le sens commun. Je ne puis pas l'empêcher de l'embarquer dans une entreprise extravagante, mais l'espère que tu ne comptes pas sur moi pour l'aider?

Vignory tout en devisant à l'intérieur les boutons de cuivre, tu vois que je m'occupe de changer la combinaison. Donne-moi donc un mot. Je suis incapable d'en trouver un. J'ai la tête à l'envers.

— Un mot de cinq lettres? Eh bien! prends le nom de ma cousine Alice... Le compte y est.

— Non, je n'ai besoin que de ton silence.

sang qui avait coulé un peu partout, détacher le bracelet qui adhérait encore au moignon. Ce fut leste ment exécuté.

— Sur ce beau raisonnement, Maxime enveloppa la main coupée avec un vieux journal et la fourra bravement dans sa poche, où il avait déjà serré le bracelet.

— Bon! mais, si tu m'en crois, tu ne le diras pas à mon oncle.

Je voudrais bien que ce fut un rêve, murmura Vignory. Mais que répondrais-je à ton oncle si lui me demandait pourquoi je n'ai pas paru à sa réception du mercredi?

— Tu lui répondras que je t'ai invité à dîner au restaurant, que je me suis grisé en dinant, que tu m'as charitablement ramené à mon domicile, et que tu as passé la nuit à me faire du thé. Il te croira sans peine, car il a fort mauvaise opinion de ma sobriété.

— Et sur ce, bonsoir. Cette main me gêne. Il me semble qu'elle pèse cent livres et il me tarde de m'en débarrasser.